

Annexe N° 1 à la séance du 1^{er} Décembre 1893.

COMPTE RENDU
DES
TRAVAUX ARCHÉOLOGIQUES
EFFECTUÉS PAR LE SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE
ET PAR LES SAVANTS ÉTRANGERS
PENDANT LES ANNÉES 1892-1893

PAR
M. de Morgan.

MESSIEURS,

Depuis longtemps déjà je désirais vous rendre compte des travaux effectués par le service des antiquités pendant ces deux dernières années. Malheureusement, je ne pouvais me trouver au Caire à l'époque des réunions de l'Institut, forcé que j'étais de séjourner dans les provinces, soit pour assurer le fonctionnement de notre service de surveillance, soit pour diriger les travaux dont je vais avoir l'honneur de vous entretenir. J'espère que l'Institut voudra bien m'excuser de ce retard qui ne se produira plus, car, désormais, suivant l'usage établi par mes savants prédécesseurs, j'exposerai chaque automne dans une courte notice quels ont été les résultats de nos efforts pendant l'année courante.

Le 1^{er} mai 1892, M. E. Grébaut, fatigué par un séjour prolongé en Egypte, me remettait le service afin d'aller prendre en Europe un repos bien mérité.

Ses derniers travaux avaient été le transfert des antiquités égyptiennes du musée de Boulaq dans le palais de Gizeh. Il avait déjà mis en ordre quarante-cinq salles ; mais, comme il le disait lui-même, le musée n'était qu'à demi installé, le temps lui avait manqué pour achever son œuvre.

En effet, en outre des monuments très nombreux qui s'entassaient autrefois dans les magasins de Boulaq, les galeries de Gizéh devaient également renfermer les produits des récentes découvertes parmi lesquelles celle des sarcophages des prêtres d'Ammon à Der el Bahri était la plus importante par le nombre des documents comme par leur intérêt.

Dès le début du mois de mai, l'organisation des salles nouvelles commença. MM. E. Brugsch bey et G. Daressy classaient les monuments déposés dans les magasins, tandis que M. A. Barsanti les installait dans leur place définitive.

Pendant ce temps, M. Ph. Virey, un égyptologue français qui avait bien voulu nous prêter son savant concours, classait les antiquités provenant de la découverte des prêtres d'Ammon et rédigeait la *Notice des principaux monuments exposés au musée de Gîsch*, livre de 350 pages du plus haut intérêt scientifique, qui fut mis sous presse dès le mois d'octobre de la même année.

Le savant professeur A. H. Sayce, de passage au Caire, prenait aussi sa part de ces efforts et nous donnait un fort intéressant catalogue des documents cunéiformes renfermés dans nos galeries.

Pendant que se faisait ce classement, je me rendis compte que les salles de l'ancien Empire étaient moins bien garnies que celles des époques plus récentes. Mais nous possédions enfouies sous les sables de Saqqarah bon nombre de stèles monumentales jadis découvertes par Mariette pacha et que l'illustre fondateur du musée de Boulaq n'avait pu faire transporter au Caire. Ces stèles, déblayées de nouveau, furent extraites du sol, et M. A. Barsanti en dirigea le transport, qui s'opéra au moyen d'une voie ferrée construite à cet effet entre la nécropole de Memphis et la rive du Nil à Bedrechein.

Pendant que MM. les conservateurs travaillaient avec le plus grand dévouement à l'achèvement du musée, M. Hervé Bazile, secrétaire de l'administration, mettait en ordre les archives, apportait de nombreuses réformes dans les services extérieurs aussi bien que dans le personnel et préparait les voies aux grandes inspections qui devaient commencer dès le mois de juin. C'est à cette époque, en effet, que j'envoyais Ahmet effendi Naghîb vérifier les services dans la Haute-Egypte et M. G. Foucart inspecter le Delta.

Le 1^{er} novembre 1892, l'organisation du musée était terminée ;

le 19, Son Altesse daignait venir inaugurer les nouvelles salles ; le 21, MM. les Consuls généraux venaient en visiter les richesses et le 22 le public était admis dans les nouvelles galeries. En six mois l'installation complète de 46 salles nouvelles avait été achevée : un grand nombre de monuments avaient été rangés dans les anciennes salles, et ce travail considérable avait été mené à bien sans crédits spéciaux par l'énergie et le dévouement de MM. E. Brugsch bey, G. Daressy, A. Barsanti et des autres employés du service.

En même temps que se terminait le musée de Gizéh, celui d'Alexandrie se fondait. La Municipalité fut vite d'accord avec la direction générale du service des antiquités. Il fut convenu que la ville conserverait la direction administrative, et que le service des antiquités se réserverait l'autorité scientifique. Le nouveau musée était spécialement affecté aux antiquités grecques. Un helléniste distingué, M. Botti, en fut nommé directeur, et le musée de Gizéh se montrant généreux envers le nouveau-né lui envoya d'importantes collections pour aider ses débuts.

Bien que les ressources de mon département fussent très restreintes, surtout en face de semblables travaux, je pus faire exécuter des fouilles en deux points dont l'intérêt me semblait capital ; l'un d'eux était Memphis, que j'avais plusieurs fois visité et qui m'attirait spécialement ; l'autre était la nécropole de Meïr, dont l'existence m'avait été signalée par S. E. Johnson pacha, et qui, suivant l'avis de E. Brugsch bey, devait renfermer de curieux documents sur le moyen Empire égyptien.

Le succès couronna nos entreprises. A Memphis, dans les ruines d'un vaste temple, les ouvriers mirent à jour, au mois d'août 1892, deux statues colossales du dieu Ptah, les plus beaux spécimens de représentations divines qui jamais aient été rencontrés, une barque en granite rose, objet d'une grande rareté et plusieurs monuments moins importants, mais cependant d'un haut intérêt.

A Meïr les tombes de la XII^e dynastie nous fournirent une véritable flottille de barques sacrées ; l'une d'elle, encore munie de sa voile, est un objet de grande curiosité. On trouva également des statuettes de bois, des menus objets et enfin une petite statue de bronze, la plus ancienne connue car elle est dûment datée, tandis que la plupart de celles qui, dans les musées de l'Europe, sont attribuées aux

anciennes époques, ne le sont que d'après des considérations artistiques souvent mal fondées.

Les postes de conservateurs-inspecteurs avaient été créés sous la direction de M. E. Grébaut ; mais ce n'est qu'après son départ qu'ils furent pourvus de fonctionnaires. Les deux nouveaux employés commencèrent leur service peu de jours après leur nomination, et, d'après leurs rapports, des mesures énergiques furent prises dans les limites des ressources dont nous pouvions disposer afin d'entraver les fouilles illicites et de protéger le plus possible les monuments.

Après avoir replacé sur des bases sérieuses l'administration des antiquités, avoir, autant que possible, prévu les difficultés qui pouvaient se présenter, il restait à doter l'administration d'une publication permettant de recueillir tous les documents épars dans la vallée du Nil, de les sauver à jamais de la destruction et de les faire connaître au monde savant de l'Europe. Ce projet qui me préoccupait depuis mon arrivée en Egypte est maintenant réalisé, et je ne saurais mieux faire que de vous soumettre la préface du premier volume ; elle résume nos efforts pour atteindre le but, nos tendances et nos espérances.

AVANT-PROPOS

au Catalogue des Monuments et Inscriptions de l'Egypte antique.

La publication dont le Service des antiquités de l'Egypte donne aujourd'hui le premier volume, est destinée à renfermer la description complète de tous les monuments, de tous les sites de l'Egypte antique, ainsi que la reproduction fidèle de toutes les inscriptions de la vallée du Nil quelle que soit la langue dans laquelle elles ont été rédigées.

Autant que ses ressources le lui permettent, le Service des antiquités de l'Egypte fait déblayer les édifices afin de mettre à jour les textes qui en recouvrent les murailles et d'en pouvoir donner une description complète. Mais fréquemment arrêté par des impos-

sibilités matérielles, il doit souvent se contenter d'effectuer les travaux les moins dispendieux et de laisser pour l'avenir un grand nombre de monuments et plus particulièrement de tombeaux qui n'ont pas encore vu le jour depuis l'antiquité.

Sous le titre de *Catalogue des monuments et inscriptions de l'Égypte antique*, cet ouvrage comprendra tous les documents archéologiques actuellement visibles dans la vallée du Nil et dans toutes les régions où les Pharaons ont laissé des témoins de leur puissance. Il embrassera tout ce que nous connaissons depuis les âges préhistoriques et ceux des souverains des premières dynasties jusqu'aux derniers restes de la civilisation byzantine, au moment où les arts, les usages et la langue des Arabes s'établirent dans le pays et firent à jamais disparaître la vieille Égypte. Cette publication sera forcément incomplète, car chaque année les fouilles amèneront la découverte de monuments nouveaux, mais il sera facile de créer des volumes supplémentaires et de tenir ainsi cet ouvrage au courant des progrès de l'archéologie en Égypte.

Les monuments seront décrits très sommairement, mais ces descriptions seront accompagnées d'un grand nombre de plans, de coupes et de vues, afin d'en faciliter l'étude au point de vue de l'architecture. Les textes seront reproduits le plus souvent en fac-simile afin d'en conserver les caractères paléographiques. Mais dans aucun cas il n'en sera donné de traduction, afin d'éviter autant que possible que cette publication devienne un champ de polémique et pour en abrégier la rédaction. Les égyptologues qui participeront à ces travaux seront toujours à même de publier dans des ouvrages séparés la traduction et la discussion des textes, d'exposer leurs théories et leurs appréciations personnelles. Mais le Service des Antiquités de l'Égypte ne peut embrasser une publication d'une aussi grande étendue. Il serait débordé par l'abondance des mémoires et n'atteindrait jamais son but.

Le *Catalogue des Monuments et Inscriptions de l'Égypte antique* ne comprendra que les documents qu'il est possible de qualifier d'*immuables*, c'est-à-dire tous ceux qui ne peuvent ou ne doivent être transportés. Les monuments transportables qui sont aujourd'hui dans les musées du Caire et d'Alexandrie de même que ceux qui dans la suite y seront déposés, feront l'objet d'une publi-

cation spéciale sous le titre de *Catalogue des Musées Archéologiques de l'Égypte*.

A la fin du siècle dernier, la Commission française d'Égypte a publié pour la vallée du Nil un ouvrage conçu dans les mêmes principes. Mais alors les inscriptions étaient encore indéchiffrables, et tout en demeurant le monument scientifique le plus grandiose de son siècle, cette œuvre colossale ne présente plus de nos jours le même intérêt que par le passé. Il est juste de dire que les savants qui accompagnaient l'armée française ne travaillaient qu'au milieu de difficultés infinies, que les déblaiements des monuments leur étaient impossibles et qu'enfin ils se trouvaient en face d'une étude nouvelle. Ils accomplirent cependant cette œuvre magistrale avec une incroyable énergie et une science profonde, et furent les véritables fondateurs de l'égyptologie. C'est le plan général de leur ouvrage que nous avons adopté pour notre *Catalogue des Monuments* : nous nous efforcerons toutefois de mettre nos publications au niveau des découvertes modernes.

De même que nous devons aux membres de la commission d'Égypte l'idée première d'un relevé général des monuments ; de même c'est aux documents qu'ils ont découverts que nous sommes redevables de l'interprétation des hiéroglyphes. Le véritable initiateur en fut François Champollion, bien qu'avant lui Silvestre de Sacy, Akerblad et Th. Young aient tenté de grands efforts pour en découvrir le sens.

Avec l'aide de l'inscription trilingue de Rosette, découverte en 1799, Champollion le jeune établit en 1824 le système d'interprétation des hiéroglyphes. Dès lors un grand nombre de linguistes s'adonnèrent à ces nouvelles études. En France, ce furent Charles Lenormand et Nestor l'Hoste ; en Hollande, Leemans ; en Italie, Salvolini, Rosellini, Ungarelli ; en Angleterre, Osburn, Birch, Hincks ; en Allemagne, Lepsius ; tous fondèrent des écoles d'où sortit l'égyptologie moderne.

Nous ne songerons pas à citer ici les noms de tous les savants qui, chaque jour, accrurent les connaissances de cette science naissante. Les monuments étaient nombreux dans les collections de l'Europe. Ils suffirent pendant quelques années aux besoins des égyptologues. Plus tard la remarquable expédition de Lepsius apporta de nouveaux documents.

Dans ses débuts, l'égyptologie s'était concentrée dans les écoles de l'Europe ; mais bientôt les maîtres politiques de l'Égypte s'y intéressèrent eux-mêmes et, attirant les savants dans la vallée du Nil, encouragèrent leurs efforts, mettant à leur disposition les matériaux et faisant ainsi faire à la science un pas considérable.

Saïd pacha, protecteur passionné des lettres et des arts, demanda à la France de lui céder l'illustre Mariette, l'inventeur du Sérapéum de Memphis. Le Service des antiquités et le musée de Boulaq furent fondés, et des milliers de fellahs travaillèrent chaque année à la découverte des monuments.

Mariette, infatigable dans les recherches, explorait un sol encore vierge, les documents abondaient ; il en publiait rapidement les principaux extraits, aidé dans sa tâche par son savant ami H. Brugsch pacha, puis il passait à d'autres fouilles, travaux toujours couronnés de succès, toujours féconds en matériaux scientifiques. Le Khédive d'Égypte était fier de ces découvertes que le monde entier vint admirer en 1869.

À la mort de Mariette, en 1881, M. G. Maspero prenait la direction des antiquités de l'Égypte : le nouveau directeur général. Tout en continuant les fouilles de son prédécesseur et en leur donnant une direction plus savante, commençait l'ère des grandes publications. L'Institut français d'archéologie orientale du Caire était fondé. Plus tard l'*Egypt exploration fund* commençait ses travaux, et pendant que M. G. Maspero lui-même publiait ses découvertes et mettait sous presse les manuscrits de Mariette, les savants du monde entier redoublaient leurs efforts, venant chaque hiver chercher dans la vallée du Nil les éléments de leurs innombrables publications.

La direction de M. G. Maspero fut une ère de progrès, l'égyptologie fit un grand pas, le nombre des égyptologues s'accrut.

Le Khédive Ismaïl pacha avait de tout son pouvoir encouragé le Service des antiquités et de la conservation des monuments, son fils Tewfik pacha accrut cette administration, étendit l'importance de ce Service en autorisant M. E. Grébaut, successeur de M. G. Maspero, à transférer le musée de Boulaq dans le palais de Gizeh. Dès lors les galeries égyptologiques du Caire furent les plus vastes et les plus riches du monde. Une incroyable quantité de monu-

ments fut exposée au public et les savants affluèrent au musée venant y chercher des matériaux pour leurs travaux.

A Louxor, Karnak, Medinet-Thabou, etc., les fouilles entreprises par M. G. Maspero furent continuées par M. Grébaut, de nombreux textes inédits furent mis à jour. M. Maspero avait fait son incomparable découverte des momies royales, son successeur trouva la cachette des prêtres d'Ammon, les documents s'accumulaient toujours dans les galeries de Gizeh, les égyptologues ne suffisaient plus à tout publier.

Pendant ce temps, les sociétés étrangères venaient joindre leurs efforts à ceux du Service des antiquités, les découvertes se faisaient à la fois sur tous les points de l'Égypte et de nombreuses publications s'imprimaient dans tous les pays.

Aussi favorable aux sciences que son grand-père, S. A. Abbas II Hilmi ne manqua jamais une occasion de témoigner tout l'intérêt qu'il porte au Service des antiquités, encouragea dès le début de son règne la création d'un musée grec-romain dans la ville d'Alexandrie, et enfin daigna aujourd'hui accorder son haut patronage à la publication du Service des antiquités.

Maintenant que les textes n'ont pas de secrets, que grâce aux efforts incessants d'une pléiade de savants l'égyptologie est devenue une science précise, l'intérêt d'une publication complète des monuments se fait très vivement sentir. Chaque année, depuis plus d'un demi-siècle, de nombreux étrangers, attirés par la richesse des documents de la vallée du Nil, viennent s'y instruire et y prendre des notes, souvent sans ordre et sans méthode, et les publient dans les revues de leur pays. Dans bien des cas ces documents sont pour ainsi dire perdus pour la science ; car leur recherche au milieu de publications si nombreuses devient un labeur considérable, et la connaissance de la bibliographie égyptologique est presque aussi difficile que l'égyptologie elle-même.

A côté de ces notes, de ces brochures pour ainsi dire innombrables, sont, il est vrai, de grandes publications et des monographies détaillées qui font le plus grand honneur à leurs auteurs. Mais il est bien peu d'ouvrages qui soient complets, souvent ils ne renferment qu'un choix de documents fait suivant les idées personnelles de l'auteur, en vue de la recherche d'une question spéciale.

Quelque mérite, quelque importance que puissent avoir ces ouvrages, ils sont loin de renfermer tous les documents sur l'Égypte, et l'archéologue comme le philologue doit rechercher dans un grand nombre de livres les documents sur les faits qui font l'objet de ses études.

En dehors de cet inconvénient très grave pour les savants qui travaillent en dehors de l'Égypte, il en est un autre non moins sérieux pour les égyptologues qui parcourent la vallée du Nil. La plupart des textes aujourd'hui visibles ayant été plus ou moins signalés ou publiés, il est fort difficile de savoir quels sont les monuments inédits, et ce désordre entraîne une grande perte de temps et d'activité de la part des visiteurs de l'Égypte.

Le *Catalogue des Monuments et Inscriptions de l'Égypte antique* renfermant tous les documents connus jusqu'au jour de sa publication, il sera dès lors aisé de se rendre compte de la valeur scientifique d'un monument, de l'intérêt d'un document nouvellement découvert.

En dehors de ces avantages surtout sensibles pour les archéologues qui visitent l'Égypte, les savants que leurs occupations retiennent à l'étranger trouveront aussi leur bénéfice dans cette publication, qui leur fournira une foule de documents inédits pour alimenter leurs travaux.

Rechercher les faits généraux de l'histoire et de la civilisation au milieu d'une bibliographie confuse et incomplète est une œuvre presque impossible et que seuls des hommes d'élite peuvent oser entreprendre. Mais comparer des documents complets, réunis en un petit nombre de volumes est plus aisé, et nous sommes en droit d'espérer que, dans ce sens, notre publication fera faire un grand pas à la science.

Il ne serait pas juste de penser que les sociétés, les revues, qui font de l'égyptologie leur principal sujet d'études, seront absorbées par cette publication et réduites à l'impuissance. Bien au contraire, elle leur vient en aide, car chaque année les nouveaux volumes leur apporteront des documents inédits laissant aux savants étrangers le soin de les discuter et de les traduire. Plus tard, quand ce long travail de relevé sera terminé, les volumes de supplément fourniront périodiquement les résultats des récentes découvertes,

et cette série réunie aux catalogues scientifiques des musées égyptiens constituera, à proprement parler, « les annales de l'antiquité égyptienne ». Il est vrai que les nombreuses collections des musées étrangers n'y seront pas comprises. Mais il sera toujours aisé pour les directeurs de ces musées de faire la description de leurs collections dans des publications analogues, et l'histoire de l'Égypte sera ainsi, à tout jamais, sauvée de la destruction.

Le nombre des égyptologues est fort restreint ; c'est à peine si à ce jour nous en pouvons compter cinquante, et sur ce petit nombre, beaucoup ne peuvent venir en Égypte, retenus qu'ils sont par leurs devoirs à l'étranger. C'est donc avec le concours de quelques savants seulement que notre œuvre peut être entreprise. Mais nous ne saurions trop inviter les étrangers à venir collaborer à ce travail d'un intérêt si général. Il ne s'agit pas ici d'un ouvrage ayant une portée politique, mais bien d'une œuvre internationale, intéressant la science universelle et dans laquelle la nationalité des auteurs importe peu.

Afin de faciliter aux égyptologues de toutes les nationalités la part que nous espérons leur voir prendre dans cette publication, nous acceptons les manuscrits écrits dans les quatre langues principales de l'Europe : l'allemand, l'anglais, le français et l'italien, priant les savants qui ne sauraient écrire dans l'une de ces langues de rédiger leur texte en latin.

Le Service des antiquités ne prend sur lui aucune responsabilité relativement à la valeur scientifique des ouvrages, Chaque auteur publiant sous son nom est personnellement responsable de ses œuvres. Il en corrige lui-même les épreuves. Il nous serait en effet impossible de vérifier toutes les copies, d'examiner à fond chacun des mémoires.

Nous espérons que cet appel à la bonne volonté de tous les savants sera entendu, et que chaque année nous verrons des égyptologues de toutes les nationalités venir concourir à cette œuvre. Il en résultera, nous en sommes certains, une émulation très bénéficiaire aux intérêts de la science.

Le *Catalogue des Monuments et Inscriptions de l'Égypte antique* comprendra la description des pays qui jadis firent partie du domaine des Pharaons. Mais il était nécessaire de diviser le sujet

afin d'être à même de l'aborder de plusieurs côtés à la fois : nous avons donc partagé ces vastes régions en provinces, quitte à diviser les provinces elles-mêmes en districts suivant les besoins. Nous avons établi les divisions suivantes pour les provinces :

- | | |
|------------------------------------|---|
| 1 ^o Haute-Égypte. | 4 ^o Nubie. |
| 2 ^o Moyenne-Égypte. | 5 ^o Les Oasis. |
| 3 ^o Basse-Égypte. | 6 ^o Les côtes de la mer Rouge. |
| 7 ^o L'Égypte asiatique. | |

L'examen de ces sept provinces peut être mené de front, mais afin qu'il ne s'introduise pas de désordre dans la publication, il est nécessaire de fixer à l'avance le point de départ de chacune des séries de volumes, autrement dit le district par lequel les études seront commencées dans chaque province.

1^o Haute-Égypte. — La série commence à la frontière de Nubie et les matières se suivront en descendant le cours du fleuve.

2^o Moyenne-Égypte. — Cette province aura pour frontière au sud la limite méridionale de la moudirieh de Siout et au nord la limite septentrionale des moudiriehs de Béni-Souef et du Fayoum. Les volumes se succéderont également en suivant le cours du Nil.

3^o Basse-Égypte. — Cette province comprend tout le Delta, depuis la frontière indiquée ci-dessus pour la Moyenne-Égypte. Elle est limitée à l'est par le canal de Suez, à l'ouest par le désert.

4^o Nubie. — Pour la Nubie l'ordre sera inverse, la situation politique de ce pays ne permettant pas de commencer les travaux au sud de Wadi-Halfa. Le premier volume comprendra donc l'île de Philé et le travail se fera en remontant le cours du Nil.

5^o Les oasis. — Cette province comprend la vaste région comprise entre la Tripolitaine et la mer Méditerranée au nord, les sables du désert à l'est et à l'ouest. Au sud sa frontière dépend des conditions politiques du Soudan. Il semble donc rationnel de commencer les travaux par le nord, c'est-à-dire par l'oasis de Siwah ou d'Ammon.

6^o Les côtes de la mer Rouge. — Cette série comprendra tout le littoral de la mer, depuis Suez jusqu'à Souakia et au delà. Elle renfermera également les vallées qui partant du désert viennent déboucher sur la côte.

7° L'Égypte asiatique — comprenant tous les territoires égyptiens situés à l'est du canal de Suez, le Sinaï et le désert voisin de la frontière de la Turquie. Cette série aura pour point de départ les pays situés aux environs de Péluse, en face de Port-Saïd.

Ainsi tracé dans ses grandes lignes, le travail est parfaitement défini, il peut être commencé en sept points différents à la fois, chaque région présentant ses avantages et ses défauts. Ainsi le relevé de la Nubie et de la Basse-Égypte ne peut être fait par des Européens que pendant la saison froide, tandis que le climat de la Basse et de la Moyenne-Égypte permet de travailler en toute saison.

Le désert situé à droite et à gauche de la vallée du Nil sera décrit dans la 5^e et la 6^e série avec les oasis et les côtes de la mer Rouge.

L'une des grandes difficultés que nous rencontrons dans l'accomplissement de ce travail est le défaut de cartes figurant avec exactitude les montagnes qui bordent la vallée du Nil. Car, la majeure partie des antiquités se trouvant en dehors de la vallée, il est indispensable de compléter les cartes actuelles pour y pouvoir marquer la position des sites antiques.

Le service des irrigations de l'Égypte a publié une carte au 1/100.000 de la vallée du Nil, mais cette carte ne comprend que les parties de l'Égypte qui chaque année sont arrosées par le débordement du fleuve. Ce service spécial n'avait pas à se préoccuper des montagnes toujours arides et qui ne présentent d'intérêt que pour le géologue et l'archéologue. Cette carte ne peut être utile au Service des antiquités que dans fort peu de cas, aussi prions-nous nos collaborateurs de toujours joindre à leur travail un croquis topographique des pays qui ont fait l'objet de leurs études.

Le *Catalogue des Monuments et Inscriptions de l'Égypte antique* comprendra la publication in extenso de tous les monuments connus jusqu'à ce jour. Les publications antérieures seront révisées et corrigées s'il y a lieu. Elles seront reproduites sous le nom de leur auteur, chacun de nos collaborateurs signera ses travaux ou indiquera dans une notice sommaire les corrections qu'il a cru devoir faire subir aux textes déjà publiés.

S. A. Abbas II Hilmi, Khédive d'Égypte, a, comme nous l'avons dit, daigné prendre notre publication sous son haut patronage :

qu'il nous soit permis d'exprimer ici à Son Altesse notre vive reconnaissance pour les témoignages de sympathie et les encouragements qu'il a bien voulu accorder à nos efforts.

Telles sont les conditions dans lesquelles nous avons entrepris cette tâche, œuvre considérable qui, nous l'espérons, sera rendue plus facile et plus courte par le concours des savants de tous les pays.

AVANT-PROPOS

*du premier volume du Catalogue des Monuments et Inscriptions
de l'Égypte antique.*

C'est peu de temps après mon arrivée en Egypte (mars 1892) que, voyant le chaos dans lequel s'enfonçait de plus en plus la bibliographie égyptologique, j'ai songé à doter le Service des antiquités de la grande publication dont il donne aujourd'hui le premier volume. Il était indispensable à mon avis et suivant celui des personnes les plus compétentes de réunir dans un seul ouvrage tous les documents épars dans la vallée du Nil, la plupart incomplètement publiés, et dont l'étude devenait de jour en jour plus difficile.

Réaliser un semblable projet n'était pas chose aisée : d'un côté il n'était pas possible d'annoncer au public nos intentions avant d'avoir montré qu'un semblable ouvrage pouvait être publié, d'un autre les égyptologues attachés au Service des antiquités étaient trop peu nombreux pour qu'il me soit permis d'exiger d'eux un travail aussi important en plus de leurs occupations multiples. Il fallait donc avoir recours à d'autres savants pour faire connaître les vues du Service des antiquités, non pas sous forme de prospectus, mais bien comme préface à des volumes déjà imprimés et montrer en même temps le plan conçu et sa réalisation.

C'est alors que je me suis adressé au Ministère de l'Instruction publique en France, le priant d'autoriser le directeur et les membres de son Institut oriental du Caire à travailler au moins pendant un hiver à la rédaction de ce grand ouvrage, et dans les premiers

jours du mois de décembre 1892, je partais pour la Haute-Egypte accompagné de MM. :

A. BOURIANT, directeur de l'Institut oriental français au Caire,

G. LEGRAIN, membre de cet Institut,

G. JÉQUIER (égyptologue suisse), attaché étranger à cet Institut,

A. BARSANTI, (sujet italien), conservateur-réparateur du service des antiquités.

Nous allions commencer à la frontière de Nubie le premier volume de cette grande publication.

Bien que cette expédition fut uniquement composée d'amis, elle renfermait sur cinq personnes trois nationalités différentes, et la publication prenait dès le début ce caractère international que je désire qu'elle conserve toujours et qui est pour elle une garantie de succès.

C'était la première fois que je remontais le Nil ; je connaissais, il est vrai, fort bien sa topographie et ses ruines, mais par les ouvrages seulement, et pour le détail j'ai sans cesse eu recours à M. Bouriant qui ayant vécu en égyptologue pendant bien des années en Egypte m'a donné les conseils scientifiques les plus utiles pour la réalisation de mes projets.

Le principe étant acquis, la réalisation devenant chose certaine, nous avons déterminé en commun les conditions techniques des publications excluant autant que possible les caractères conventionnels de typographie pour les remplacer par des fac-simile des inscriptions, afin de conserver les caractères paléographiques des textes. Nous avons arrêté le format des volumes, la nature des procédés de reproduction des dessins, tout enfin ce qu'il est utile de connaître avant de commencer la rédaction d'un manuscrit.

Dès notre arrivée à Assouan (janvier 1893), MM. Bouriant, Legrain et Jéquier commencèrent le relevé des nombreux graffiti qui recouvrent les rochers granitiques des cataractes. Chaque colline, chaque îlot fut examiné avec le plus grand soin, les croquis des planches furent faits sur le terrain, tâche souvent pénible par un soleil de feu au milieu de rochers brûlants. M. G. Legrain, dont les talents de dessinateur sont fort remarquables et qui possède à fond l'esprit de l'art égyptien, s'est chargé de la mise au net des planches aidé dans sa tâche par M. G. Jéquier.

Pendant que les égyptologues relevaient les inscriptions, je

dressais, accompagné de M. Barsanti, la carte au $\frac{1}{50000}$ des pays faisant l'objet de nos études, et nous récoltions bon nombre d'inscriptions éparses dans les carrières. Dans l'île de Séhel, des fouilles amenaient la découverte d'une chapelle dédiée à la déesse Anoukit, patronne de la cataracte.

Après avoir terminé le relevé de Chellal et de ses environs, l'expédition se rendit au monastère copte de Saint-Siméon près d'Assouan. Le monument fut en entier relevé pendant que M. Bouriant copiait tous les graffiti coptes, et que M. Legrain reproduisait les fresques à l'aquarelle.

Ce fut ensuite l'île d'Eléphantine qui fut l'objet de nos études, ses ruines, ses quais, puis Assouan même avec son temple ptolémaïque, enfin la nécropole située sur la rive gauche du fleuve au lieu dit « le monastère de Saint-Laurent ».

J'avais fait déblayer les tombeaux dans lesquels il n'était plus possible d'entrer, plusieurs étaient encore en fort bon état depuis leur découverte par le général anglais Greenfell; tous ces monuments furent copiés ou calqués, les plans de détail et le plan général de la nécropole furent relevés avec le plus grand soin.

L'examen de la nécropole d'Assouan fut la dernière étape de notre séjour près de la cataracte; dès lors nous possédions tous les documents sur cette intéressante localité, nous ne laissions rien d'inconnu derrière nous.

Les routes qui partant d'Eléphantine s'avancent dans le désert furent omises intentionnellement; elles font en effet partie de l'étude des oasis et de la côte de la mer Rouge.

Pendant que nous exécutions ces travaux, on commençait le déblaiement du temple de Kom-Ombos, dont la description devait former la fin de notre campagne d'hiver. Aussi quittant Assouan sommes-nous allés rejoindre cette localité en parcourant avec le plus grand soin les rives du Nil, en relevant tout sur notre passage inscriptions, ruines et cartes.

Tous ces travaux ont été exécutés par mes collaborateurs avec le plus parfait entrain, le plus absolu dévouement à l'œuvre entreprise. Je ne saurais trop leur en exprimer ma reconnaissance.

Les relevés étaient terminés au moment où les chaleurs nous chassèrent de la Haute-Egypte. Les manuscrits étaient prêts à être

mis sous presse, mais il restait une grave question à résoudre, celle des capitaux nécessaires pour l'impression de nos ouvrages.

Le budget du Service des antiquités ne me permettait pas de faire une dépense aussi importante et, d'un autre côté, je considérais comme indigne d'un service d'Etat de demander à des souscripteurs leurs versements avant de leur livrer leurs volumes. J'étais donc dans une impasse dont il ne m'était possible de sortir qu'en m'adressant au Gouvernement égyptien.

Dès mon retour au Caire, j'exposai ma situation au conseiller financier de S. A. le Khédive. Sir Elwin Palmer eut l'obligeance de mettre à ma disposition un crédit suffisant pour que la publication put être de suite entreprise. Je le remercie bien vivement du grand service qu'il a rendu en cette occasion à la science.

J'ai pensé qu'il était intéressant pour le lecteur de connaître l'historique de notre premier volume; pour les suivants je donnerai toujours en quelques lignes le détail de l'exécution des travaux ou je prierai les auteurs de le fournir eux-mêmes dans leur « Avant-propos ». Ces documents seront intéressants dans l'avenir, ils aideront nos successeurs dans leur tâche et les mettront à l'abri de tâtonnements inutiles.

Comme vous le voyez, Messieurs, grâce au dévouement de quelques égyptologues, grâce aux encouragements de tous et au généreux concours de sir Elwin Palmer, l'Égypte se trouve aujourd'hui dotée d'une publication des plus importantes. Elle donne l'hospitalité scientifique la plus large aux étrangers; espérons que le concours loyal des savants du monde entier viendra sous les auspices de Son Altesse consacrer les efforts du Service des antiquités.

Bien que j'aie déjà parlé, en vous lisant mes préfaces, des travaux effectués dans la Haute-Egypte, permettez-moi de reprendre une à une les diverses localités qui ont été l'objet de nos soins. Il me serait impossible de vous donner les résultats de nos fouilles dans l'ordre chronologique des découvertes, car souvent elles ont eu lieu en même temps sur des points fort éloignés les uns des autres.

Je vous ai entretenus de nos découvertes de Memphis. Je passerai donc de suite à celles de la nécropole de Saqqarah.

Pendant que j'étais dans le Saïd, notre réis Roubi Hamzawi fouillant sous les ordres d'E. Brugsch bey, mettait à jour dans un mastaba de briques crues de la V^e dynastie deux statues malheureusement anonymes représentant, l'une un personnage assis, l'autre un scribe accroupi dans l'attitude d'un homme qui écoute. Cet objet d'art, l'un des plus beaux que nous connaissions de la statuaire égyptienne, ne trouve de comparaison que dans le fameux Cheikh el Beled découvert par Mariette pacha et dans le Scribe du musée du Louvre.

Plus tard, pendant l'été, alors que je m'étais fixé dans la maison de Mariette les découvertes se continuèrent et j'eus la bonne fortune de sortir des sables le plus vaste et le plus beau des monuments de l'ancien Empire, si l'on excepte les pyramides.

Le mastaba de Meru-ka, dit Mera, renferme en même temps que le tombeau de ce personnage ceux de sa femme et de son fils. Il est situé à cinquante mètres environ au nord de la pyramide du roi Teti, sous l'avenue de sphinx qui jadis conduisait au Sérapéum du nouvel Empire. C'est à sa position spéciale sous des constructions qui remontent à 2000 ans que nous devons son bel état de conservation.

A l'est du grand monument et aussi sous l'avenue des sphinx, est un autre mastaba, celui d'un certain Kabi-n, qui, comme Meru-ka, était haut fonctionnaire de la cour du roi Teti (VI^e dynastie).

La porte du mastaba de Mera était tournée vers le sud et faisait face au tombeau du roi dont Meru-ka était l'employé. Il en est de même pour le monument de Kabi-n. Ces deux mastabas s'ouvraient sur une avenue dirigée de l'est à l'ouest et dont la pyramide elle-même formait le côté méridional.

Les tombeaux de Meru-ka, de son épouse Sech-Secht et de son fils Teti-Mera forment un ensemble de trente et une salles. Le mastaba principal occupe le milieu de la construction, celui de la dame Sech-Secht (fille royale) est située à l'ouest, tandis que le monument de son fils s'élève au nord.

Sur ces trente et une salles, seize sont ornées de bas-reliefs et de peintures, trois sont munies de piliers, quatre renferment des stèles

monumentales et enfin la pièce principale contient une statue colossale du père de famille. Les autres chambres sont des magasins où jadis étaient déposés les biens du défunt et dont la porte est fréquemment ornée d'inscriptions indiquant l'attribution de chacune de ces parties du tombeau.

Trois serdabs étaient joints aux trois tombeaux. Ils renfermaient jadis des statues; malheureusement ils avaient été pillés dès le temps de l'ancien Empire. Nous les avons trouvés à demi détruits.

La statue de Meru-ka, haute de 2^m 30, est en calcaire peint, la face est quelque peu mutilée, mais le corps est admirablement conservé. Elle est située dans une niche profonde, devant elle est une table d'offrandes en albâtre.

Parmi les stèles, deux sont au nom de Meru-ka et, par suite, sculptées à la même époque; l'une d'elles cependant semble par sa forme générale être plus ancienne que l'autre, elle présente le type des stèles dites jusqu'à ce jour archaïques. tandis que la seconde semblerait plus récente. Le fait de rencontrer deux stèles de modèle si différent dans le même tombeau prouve qu'il ne faut pas toujours attacher aux formes des monuments de l'ancien Empire une grande importance pour leur classement chronologique.

La stèle de Teti-Mera est fort belle, elle appartient au groupe des monuments funéraires de la VI^e dynastie, les hiéroglyphes en sont profondément gravés. Celle de la dame Sech-Secht, au contraire, est peinte, mais les couleurs en sont si bien conservées, qu'on ne perd aucun détail de son ornementation. Mariette pacha avait jadis découvert dans ses fouilles quelques stèles peintes, mais elles ont été de suite recouvertes par les sables; le seul exemplaire que nous en connaissons aujourd'hui dans la nécropole même est celle du tombeau de Ptah Hotep, monument malheureusement trop petit pour qu'il nous soit possible de l'ouvrir au public.

Les seize salles du mastaba de la famille de Mera, qui, comme je l'ai dit, sont couvertes de sculptures et de peintures, fournissent à peu de chose près toutes les scènes qui précédemment ont été rencontrées dans les tombeaux de l'ancien Empire. L'on y remarque spécialement le défunt marchant entre ses deux fils, les trois personnages se donnent la main tout comme le font souvent aujourd'hui les fellahs, Meru-ka jouant aux échecs, preuve de la très haute

antiquité de ce jeu, le même personnage accroupi écoutant les accords d'une harpe tenue par une jeune femme. Une scène fort curieuse de pleureuses, les trois saisons de l'Égypte, des scènes de chasse, de pêche, de récoltes et cent autres représentations plus gracieuses les unes que les autres.

Tous ces bas-reliefs n'ont pas conservé les peintures qui les couvraient jadis, mais les plus importantes ont été heureusement préservées. Je citerai plus spécialement celles de la grande salle de Meru-ka, celles de la chambre aux quatre piliers et celles des deux salles du tombeau de la dame Sech-Secht. Ce sont les plus beaux spécimens de fresques qui nous aient été laissés par la haute antiquité.

C'est le 15 juillet que le mastaba de Meru-ka fut découvert, c'est le 15 octobre que son déblaiement et sa réparation furent terminés; trois mois ont été employés à ces travaux dont les résultats sont fort satisfaisants, puisqu'aujourd'hui les visiteurs peuvent examiner dans ses moindres détails ce monument unique par sa taille comme par son exécution.

Le mastaba de Kabi-n, découvert vingt jours après celui de Mera, n'est malheureusement pas déblayé en entier; le temps et les ressources m'ont fait défaut, toutefois les cinq chambres qui ont été découvertes sont aujourd'hui réparées, recouvertes et mises à la disposition du public. L'année prochaine ces fouilles seront terminées, et j'ai tout lieu d'espérer que ce monument sera un digne rival du mastaba de Meru-ka.

En avant est une vaste salle ornée de piliers, encore couverte par les sables, puis viennent les cinq chambres se succédant l'une l'autre et dont les murailles sont entièrement couvertes de bas-reliefs. La dernière des chambres conserve encore ses peintures tandis que c'est l'avant-dernière qui renferme la stèle et les tables d'offrandes.

Bien que moins important que le tombeau de Mera, le mastaba de Kabi-n présente le plus haut intérêt par la finesse de l'exécution de ses bas-reliefs, les personnages, les scènes sont gravées avec la plus délicieuse finesse, les peintures ont malheureusement disparu presque partout, mais le peu qu'il en reste montre de combien de soins ce monument funéraire avait été l'objet.

En même temps que ces travaux s'opéraient à l'est de la nécro-

pole, j'étudiais une vaste construction de l'ancien Empire située à l'ouest sur la limite du désert.

Ce curieux monument est un vaste rectangle de 655 mètres de longueur et de 395 mètres de largeur ; il se compose d'une quadruple muraille en pierre du pays, les quatre murs soutiennent des remblais placés entre eux.

Je dégageai alors le milieu des faces septentrionale et orientale de celles qui me semblaient destinées à recevoir les ouvertures. Dans le cours de ces travaux, les ouvriers mirent à jour les antiques carrières d'où sortirent les matériaux dont les murailles furent construites. Puis je rencontrai des maçonneries d'une importance considérable, enfin je dus pour le moment du moins renoncer à ces travaux pour concentrer mes efforts sur le centre géométrique des terrains enclos.

Plusieurs puits furent découverts, tous présentent les caractères des travaux de ce genre dans l'ancien Empire, mais aucun document positif ne vint me renseigner sur la destination primitive de ce monument.

L'espace circonscrit par les murailles est d'environ 26 hectares. L'enceinte présente un développement de 2100 mètres, et comprenait jadis une masse de maçonnerie d'au moins cent mille mètres cubes.

L'intérieur du rectangle est absolument uni, on n'y rencontre aucune trace de constructions, aucun débris d'habitation, de telle sorte que nous devons écarter *a priori* l'idée que cette enceinte était destinée à renfermer un temple, une pyramide ou des campements. Il est donc permis de supposer que le monument pour lequel elle avait été construite se trouve dans la profondeur du sol, et que l'entrée en est si bien cachée que nos travaux de l'été ne purent encore la faire découvrir.

Les architectes de l'ancien Empire mettaient un incroyable soin à dissimuler la porte des monuments les plus importants. Les tombes royales restèrent pendant bien des années mystérieuses pour les égyptologues et, de nos jours encore, les pyramides de briques cachent leur secret. L'enceinte rectangulaire de Saqqarah n'a pas encore dit son dernier mot, les fouilles y sont interrompues, mais non terminées, et je suis porté à croire qu'elle réserve des surprises pour l'avenir.

A côté de ces grandes recherches, des investigations moins dispendieuses dans la nécropole de Saqqarah amenèrent la découverte d'un certain nombre de puits et de mastabas peu importants. Mais les fouilles procurèrent un grand nombre d'objets curieux que j'ai dû encore laisser enfouis sous les sables, mais qui plus tard viendront s'ajouter aux richesses du musée de Giseh.

Je citerai plus spécialement deux sarcophages en granite gris de l'époque ptolémaïque, dont les faces sont couvertes de fines sculptures et de textes, un sarcophage hatorien en calcaire blanc et une dizaine de stèles de l'ancien Empire appartenant à la V^e et à la VI^e dynastie.

Pendant que j'opérais ces fouilles dans la nécropole de Saqqarah, je détachais une escouade dans celle d'Abou-Sir, afin d'examiner les ruines signalées par Lepsius sous le nom de pyramide n^o XVIII.

Une inspection minutieuse du sol m'avait amené à penser que ces débris n'étaient pas ceux d'une pyramide, mais bien les restes d'un très vaste mastaba. En effet, peu de jours après les débuts des travaux, les ouvriers découvrirent les salles du tombeau d'un certain Ptah Chepsès, haut fonctionnaire de Sahou-Râ, roi de la V^e dynastie.

En deux mois le monument fut en majeure partie déblayé, réparé et livré au public.

Le tombeau de Ptah Chepsès se compose d'une vaste cour, ornée de vingt piliers carrés formant le péristyle du temple funéraire. Deux salles principales ont été conservées jusqu'à nous, d'autres moins importantes sont presque entièrement détruites. Je ne parlerai donc que de ces deux chambres dont l'intérêt est considérable pour l'histoire de l'art égyptien.

La première, celle dans laquelle on entre tout d'abord, renferme un triple naos auquel on accède au moyen de trois escaliers. Les murailles portent encore des restes intéressants de peintures.

Les trois autres faces de cette chambre sont couvertes de bas-reliefs peints, représentant les scènes habituelles des mastabas.

Près de la porte d'entrée, les murailles nous montrent la représentation du transport de six colosses de calcaire et de granite. Les statues posées, soit deux à deux, soit isolées sur des traîneaux, sont tirées par des chaînes d'ouvriers, tandis qu'un personnage verse de

l'eau pour éviter l'échauffement des bois et qu'un autre, armé d'un bâton, commande la manœuvre.

Ces scènes en elles-mêmes sont déjà connues. Nous n'en possédons d'ailleurs pas de représentations aussi anciennes mais le fait le plus curieux est que les colosses dont nous voyons l'image étaient tous situés dans le mastaba de Ptah Chepsès lui-même, trois d'entre eux ornaient les naos de la première salle, les trois autres étaient renfermés dans la seconde chambre ; l'on peut voir la trace laissée sur le dallage par deux d'entre eux et les pieds du troisième.

Bien qu'elle soit ornée de fines sculptures, ce n'est pas par l'ornementation de ses murailles que la seconde salle est remarquable ; son plafond était soutenu par deux colonnes, dont fort heureusement, nous avons trouvé dans les décombres un assez grand nombre de fragments importants pour qu'il soit possible de réparer un chapiteau et de le déposer au musée de Gizéh.

Ces colonnes sont lotiformes c'est-à-dire du même ordre que celles qui ornent les monuments de Louxor, de Medamout et de Beni-Hassan.

Mais jusqu'ici le chapiteau lotiforme était attribué à l'époque des Ramessides, tandis que, comme le prouve la découverte d'Abou-Sir, les Égyptiens du moyen Empire ne firent que copier leurs devanciers. Il est même à remarquer que les copies sont bien loin d'atteindre la perfection de leurs modèles antiques et que l'art du sculpteur après avoir atteint son apogée à la V^e et la VI^e dynastie, tomba de suite en décadence pour s'éteindre dans les sculptures compassées de l'époque romaine, quatre mille ans environ après sa période la plus florissante.

Le mastaba de Ptah Chepsès fut pendant bien des siècles un lieu de pèlerinage, les graffiti gravés sur ses murs nous montrent les contemporains de Ramsés II venant y prier ; ils nous disent également que la pyramide voisine, celle qui porte le n^o XIX de Lepsius, est la tombe de Sahou-Rà et qu'à cette époque elle était encore l'objet d'un culte spécial.

Les nécropoles de Memphis (Abou-Sir, Saqqara, Dahchour) sont, sans contredit, les localités les plus importantes de la basse vallée du Nil ; aussi est-ce sur elles que se sont concentrés les efforts de Lepsius, de Mariette pacha et plus dernièrement de M. G. Maspero.

Mes propres découvertes de cette année démontrent surabondamment que ces nécropoles n'ont pas dit leur dernier mot, qu'elles renferment encore bien des monuments inédits, bien des documents de la plus haute valeur scientifique, et que le Service des antiquités doit leur accorder dans la répartition de son activité une importance de premier ordre.

Malheureusement aucun plan exact des travaux effectués jusqu'à ce jour ne venait nous guider dans nos recherches, la carte à petite échelle de Lepsius était insuffisante et sa mort était venue empêcher l'illustre Mariette de terminer son œuvre en publiant ses découvertes. Son savant successeur, M. G. Maspero, édita, il est vrai, les mastabas de Mariette, mais il dut composer ce volume avec les notes sommaires de son prédécesseur, et tous les documents que le fondateur du Service des antiquités conservait dans sa mémoire disparurent à son entrée dans la tombe.

Heureusement, le surveillant des travaux de Mariette vivait encore et sa mémoire d'une incroyable fidélité permettait de retrouver sur le terrain la plupart des découvertes. Le reis Roubi Hamzaoui, qui avait assisté à l'ouverture du Serapéum, avait déblayé les mastabas, découvert le Cheikh el Beled, n'était pas encore assez âgé pour que nous ne puissions plus compter sur ses souvenirs : aussi, afin de sauver de la destruction tous ces précieux documents, ais-je, dès mon arrivée à Saqqarah, commencé le relevé complet de la nécropole.

Cette carte, à l'échelle de 0^m,08 pour un hectomètre, comprend tous les terrains où l'on rencontre des tombeaux, les pyramides, le serapéum, les mastabas, au nombre de plus de six cents, les cavernes où sont déposées les momies des animaux, les puits, dont le nombre est d'environ quinze cents. Des teintes spéciales indiquent l'époque des divers monuments, tandis que des signes conventionnels permettent de retrouver les moindres détails des découvertes.

Ne pouvant déblayer de nouveau tous les mastabas trouvés jadis par Lepsius et par Mariette, j'ai dû me contenter de les marquer sur le plan au moyen de signes conventionnels. Quant aux noms des personnages auxquels ils avaient appartenu, j'ai pu les marquer, grâce aux notes de Mariette et à des plans sommaires qui les accompagnent.

On peut voir sur la carte, aux alentours de la pyramide de Téli, les mastabas relevés non seulement dans leur position exacte, mais aussi dans leurs détails principaux, c'est que ces monuments ont été découverts cette année et que j'ai pu faire sur ce point le travail absolument complet auquel j'aurais désiré me livrer pour toute la nécropole.

Il est certain que dans les renseignements qui m'ont été fournis par le reïs Roubi, il s'est glissé des erreurs, mais il n'était pas possible d'obtenir une exactitude plus grande sans faire d'énormes dépenses et ce plan, s'il doit être corrigé dans l'avenir, n'en fixe pas moins pour toujours des indications du plus haut intérêt qui eussent été perdues à la mort de notre Reïs.

J'ai relevé moi-même un tiers environ de cette carte, qui comprend vingt feuilles in-folio ; plus tard, fatigué par les chaleurs et par les nombreux travaux que je devais mener de front, je me suis fait aider par un géomètre de profession, M. E. Piva, qui, je l'espère, nous continuera ses bons services et fera en quelques années l'atlas de nos nécropoles les plus importantes.

Les levés se sont terminés en face du village de Saqqarah, il nous reste donc à relever pendant la campagne de l'hiver prochain la partie méridionale de la nécropole et les vastes plateaux de Dahchour.

Au printemps, l'inspecteur du Service des antiquités au Fayoum, Ali effendi Habib, opérait quelques sondages dans les nécropoles. Ces fouilles peu coûteuses donnèrent de bons résultats. On découvrit bon nombre de momies de l'époque romaine, ornées de portraits, un sarcophage de forme curieuse portant une inscription grecque et enfin tout dernièrement, à Dimeh, deux stèles grecques d'un grand intérêt historique et un brûle-parfum en bois doré de basse époque, objet unique en son genre et d'un état parfait de conservation.

A Meïr, les fouilles de 1892 furent reprises et amenèrent la découverte d'une statuette de bronze qui est, jusqu'à présent, le plus ancien objet de ce genre qui soit connu, de quelques curieuses statuettes en bois provenant des tombeaux de la XI^e dynastie et enfin d'un grand nombre de barques de la XII^e dynastie, dont quelques-unes, fort bien conservées, sont encore garnies de leurs rameurs.

A Gebel Toukh, les carrières furent relevées par moi-même, et les graffiti copiés par MM. U. Bouriant, G. Legrain et G. Jéquier. Ce mémoire est en ce moment sous presse dans les publications de l'Institut français oriental d'archéologie du Caire.

Quelques sondages effectués dans la nécropole d'Abydos par notre inspecteur fournirent au musée de nombreux petits objets, parmi lesquels je signalerai plus spécialement un superbe pectoral en pâte émaillée.

A Denderah, l'inspecteur du service réglementant l'enlèvement du sébak par les fellahs, concentra leurs travaux sur les environs du temple et débaya ainsi les deux tiers environ de son pourtour.

A Gaou, en même temps que de petits monuments d'intérêt secondaire, les ouvriers découvrirent un beau sarcophage en calcaire compact de l'époque ptolémaïque. Cette pièce intéressante sera déposée dans les galeries du musée de Gizeh.

A Gournah, bien que pendant quatre mois nous ayons fait pratiquer des fouilles, nous n'avons rencontré que deux puits renfermant des momies sans importance de l'époque des Ramessides et un tombeau couvert de peintures fort bien conservées, malheureusement trop difficile d'accès pour qu'il soit possible de l'ouvrir aux visiteurs.

A Louxor, les déblaiements du temple ont été activement poussés sous la direction de M. G. Daressy, conservateur-adjoint du Service des antiquités.

Les travaux ont été commencés dans les premiers jours du mois de janvier et arrêtés vers la fin d'avril.

La grande colonnade pendant ce temps a été entièrement débarrassée ainsi que la cour de Ramsès; les colosses qui garnissent le pourtour de cette dernière ont été exhumés et réparés, les architraves qui menaçaient ruine, consolidées; cette partie du temple serait terminée aujourd'hui si l'on n'avait dû s'arrêter devant la mosquée qui occupe tout l'angle nord-est de la cour de Ramsès. Les chantiers ont alors été transportés à l'extrémité sud-ouest du temple que les débris çachaient encore, plusieurs salles ont été mises en état, des colonnes et des architraves branlantes ont été restaurées et enfin un mur de pierres solidement construit protège à présent cette partie du monument des dégradations dont elle avait tant souffert jusqu'ici.

Ces nombreux travaux sont le commencement de la réalisation du plan complet de conservation du temple de Louxor qui comprend encore la création d'un quai sur le bord du Nil afin de protéger l'édifice contre le courant, et la construction d'une enceinte murée sur tout le pourtour du monument, laissant le sol antique en contre-bas par rapport au niveau actuel des terres.

Deux escaliers donneront accès au temple, l'un, situé en face des pylônes, s'ouvrira sur la route de Karnak, l'autre sera placé à l'angle sud-ouest près du débarcadère des bateaux.

L'espace compris entre l'enceinte du temple et la rive du fleuve sera occupé par un square où le Service des antiquités placera tous les grands monuments découverts dans la région et dont l'intérêt historique ne sera pas suffisant pour qu'ils soient transportés au musée de Gizéh. Les terres extraites du temple pendant le cours des travaux serviront à combler les birkets, afin d'aider à l'assainissement de la petite ville.

Ce projet est aisément réalisable, grâce au récent décret de Son Altesse le Khé-livé déclarant d'utilité publique les terrains qui avoisinent le temple. Le Service des antiquités recommencera les travaux dès que les difficultés de l'expropriation auront été levées, et quelques années suffiront pour leur achèvement.

Par suite du relèvement du sol depuis l'époque de la construction du monument, le dallage se trouve aujourd'hui en contre-bas par rapport au niveau des hautes eaux, et, pendant la crue du Nil, les ruines se transforment en un vaste lac.

Jadis les eaux venues par infiltration séjournaient pendant de longs mois dans cette dépression, puis se retiraient en partie au travers du sol et le reste s'évaporait lentement.

Ces alternances d'humidité et de grande sécheresse produisaient sur les grès, dont le temple est construit, les plus fâcheux effets. Les sels tour à tour dissous et cristallisés agissaient sur les matériaux, les désagrégeaient mécaniquement, et, peu à peu, les transformaient en masses sableuses à peine agglomérées. Laisser cette action se continuer eût été vouer le temple à la ruine. Aussi ai-je préféré laisser entrer librement les eaux du Nil afin d'enlever les sels dont l'action est si nuisible.

Deux égouts ont été construits à cet effet; l'un, situé au sud, per-

met aux eaux d'entrer, l'autre, au nord, est destiné à leur sortie, de telle sorte qu'en quelques années toutes les matières salpêtrées auront été lavées.

Pendant que M. G. Daressy conduisait ces travaux, il rédigeait une notice aujourd'hui sous presse destinée à servir de guide aux touristes. Ce petit livre, qui fournit des descriptions très complètes du monument et des nombreuses scènes qu'il renferme, sera sous peu livré au public; plus tard des guides analogues seront imprimés pour chacun de nos temples.

A Karnak, aucun travail de consolidation n'a été effectué pendant le cours des deux dernières années; s'attaquer à un pareil monument avec les seules ressources dont dispose le Service, serait englober sans résultat appréciable les sommes dont nous pouvons disposer. Toutefois, comme le temple de Karnak se trouve, au point de vue des eaux, dans des conditions analogues à celui de Louxor, il était important de prendre une résolution à son sujet et de le préserver de l'attaque lente des sels.

Il s'est créé depuis plusieurs années parmi les *Amis des Arts* de Londres, une société dite de « protection des monuments », toute disposée à seconder les efforts du Service des antiquités.

Cette Société m'offrit, par l'intermédiaire d'un de ses membres, le major Brown, de consacrer les fonds dont elle dispose, à la conservation de Karnak, et sur la proposition du major Brown lui-même, il fut convenu, d'un commun accord, qu'une pompe à vapeur serait établie à Karnak afin d'empêcher les eaux d'infiltration de s'élever au-dessus du niveau du dallage. Cette disposition prolongera pendant quelques années encore l'existence des matériaux composant le pied des murailles et des colonnes, et permettra d'attendre quelque peu avant d'entreprendre les grands travaux que nécessitent ces ruines immenses.

Tout en conduisant les travaux au temple de Louxor, M. G. Daressy fit quelques sondages dans les ruines de Karnak et sortit du sol, pour les envoyer à Gizeh, deux statues colossales.

L'une, en grès compact, celle de Sêti II, était située dans la salle hypostyle sous les débris d'un pylône; l'autre, en granite rose d'Assouan, porte le nom d'Amen-Hotep, scribe de la XVIII^e dynastie, elle se trouvait en face du grand pylône. On en connaissait l'existence depuis dix-huit mois environ.

La petite localité de Gebelein située au sud d'Erment avait autrefois fourni des documents du plus haut intérêt. Aussi ai-je chargé M. G. Foucart, conservateur-inspecteur, d'y opérer des fouilles.

Ces travaux restèrent malheureusement sans résultat et sauf quelques fragments de la XI^e dynastie et une pierre au cartouche du roi Khian, M. Foucart ne découvrit rien d'intéressant.

Le procédé employé à Dendérah, de réglementer l'enlèvement du sébak, fut aussi mis en usage l'hiver dernier à Edfou. Les fellahs ont ainsi enlevé environ 5000 m. c. de terres dans la butte qui sépare le grand temple du Mammisi, et tout porte à croire qu'en deux ou trois années, tous les travaux qui sont encore nécessaires dans cette localité auront été effectués sans dépenses pour le Service et à la satisfaction des agriculteurs.

Les fouilles pratiquées dans la nécropole de Hassaya par les soins de l'un de nos reïs ne furent pas plus heureuses que celles de Gebelein, nous n'avons rencontré dans cette localité que des momies de basse époque sans intérêt.

Le plus grand travail de la campagne d'hiver 1892-93 est sans contredit le déblaiement et la consolidation des ruines d'Ombos. aussi ai-je tenu à le diriger en personne.

Comme on le sait, le temple d'Ombos s'élève sur le sommet d'un monticule situé sur la rive droite du Nil à 40 kilomètres en aval d'Assouan. Jadis ce tell était de toutes parts entouré par les eaux, il se trouvait au milieu d'une île. Mais aujourd'hui que le bras droit du fleuve s'est comblé, Ombos est relié à la rive orientale du Nil.

A Kom Ombos, comme à Philæ, les ouvrages avancés du temple, c'est-à-dire le mammisi et le pylône, s'élevaient jadis jusque sur les bords du fleuve, mais le courant en a détruit la majeure partie et aurait infailliblement enlevé les autres monuments si je n'avais pris les mesures nécessaires pour les protéger à l'avenir.

Une muraille en briques crues, formant un quadrilatère dont on retrouve encore trois côtés, circonscrivait les terrains réservés au culte et aux prêtres; au milieu de cette enceinte s'élevait le grand temple, la façade tournée vers le soleil couchant. Au nord-ouest se trouvait le mammisi, au sud-ouest le pylône dont la majeure partie est aujourd'hui tombée au fleuve. Entre les deux était une sachie qui fournissait au temple les eaux nécessaires.

Le grand monument se compose (fait unique en Égypte) de deux temples accolés suivant leurs axes, les sanctuaires sont indépendants, les portes principales de la façade sont doubles, l'un des sanctuaires, celui du sud, était dédié au dieu Sobek, tandis que celui du nord l'était à Harôëris.

Les souverains qui ont contribué à la construction des temples d'Ombos sont : Ptolémée VII, qui semble en avoir bâti la majeure partie ; les Ptolémées IX, X, XIII ; les empereurs Auguste, Tibère, Caligula, Claude, Néron, Vespasien, Domitien, Antonin et même Commode, dont on trouve le cartouche dans une chapelle extérieure.

Il n'est pas douteux que la plupart de ces souverains de l'Occident aient complètement ignoré l'existence de la petite ville d'Ombos et de ses sanctuaires perdus dans les sables du Saïd. Mais on travailla sous leur nom et les cartouches que nous voyons gravés sur les monuments nous fournissent la date de leur construction.

Presque tous les savants qui ont visité l'Égypte, des architectes et des ingénieurs ont déclaré que le temple d'Ombos était voué à la ruine, et cette opinion semblait d'autant plus juste que le fleuve rongeaît chaque année une nouvelle partie de tell. Depuis la fin du siècle dernier la moitié du mammisi avait été détruite et le morceau du pylône qui tenait encore debout semblait devoir s'écrouler d'un jour à l'autre. Mais il était indispensable de tenter tous les efforts pour sauver de la destruction ce temple unique en son genre dans toute l'Égypte, et s'il n'était plus possible de le conserver, d'en relever du moins les textes et les plans jusque dans les moindres détails.

C'est le 15 janvier que commencèrent les fouilles. En trois mois plus de 20,000 mètres cubes de terre furent enlevés et jetés au Nil. Les pierres ne portant ni sculptures ni inscriptions, qui encombraient les cours et les salles, furent employées à la construction d'un solide éperon qui protège aujourd'hui l'ensemble des ruines. Cette construction vient de supporter les efforts de la crue du Nil sans en souffrir. Aucun tassement ne s'est produit.

Les unes après les autres, les architraves, les colonnes, les mairailles furent soigneusement consolidées. Il ne reste plus aujourd'hui qu'à construire un mur d'enceinte pour arrêter les sables, et, dans l'avenir il suffira de veiller à la conservation des ouvrages de défense

Pendant que ces travaux s'effectuaient, MM. Bouriant, G. Legrain, G. Jéquier et A. Barsanti, relevaient tous les textes que chaque jour les ouvriers découvraient et j'étudiais l'architecture du monument.

A deux mille mètres environ à l'est de Kom Ombos, dans une colline marneuse, sont des tombes de basse époque, nous y avons rencontré un grand nombre de sépultures présentant peu d'intérêt ; toutefois quelques-uns des caveaux avaient été remplis de momies d'animaux ; les crocodiles, les serpents, les oiseaux étaient entassés sans ordre, les uns par-dessus les autres. Les crocodiles adorés à Ombos étaient fort nombreux et embaumés avec soin. Quelques-unes de leurs momies mesurent quatre mètres de longueur ; elles seront déposées au musée de Gizéh.

Assouan est le point le plus méridional où le Service des antiquités ait pratiqué des fouilles pendant l'hiver de 1892-93. Dans l'île de Séhel, les ruines malheureusement informes d'une chapelle de la déesse Anoukit furent découvertes. Dans la nécropole même, plusieurs tombes de la VI^e dynastie furent ouvertes et fournirent au musée quelques objets intéressants.

Dans la ville d'Alexandrie et aux environs, M. Botti, conservateur du musée, commença sur plusieurs points des fouilles méthodiques qui ne furent pas sans résultats.

Sur l'emplacement du Stade les travaux amenèrent la découverte de plusieurs inscriptions romaines dont une est due au préfet Caius Militius.

Kom-el-Dikh fournit une base de statue et des fragments épigraphiques.

La nécropole de Chatbi donna quelques puits funéraires de l'époque greco-romaine. Les chambres de ces tombeaux portent encore quelques traces de peintures et sont remplies d'ossements de basse époque.

A côté de la station du chemin de fer d'Aboukir, M. Botti découvrit une nécropole nouvelle dont les tombes de la période grecque sont creusées dans le rocher.

Non loin de là, Daninos pacha continuant ses fouilles des années précédentes avec le concours du conservateur du musée, trouva quelques fragments de statues et sept sphinx dont deux en albâtre,

Les ruines de l'église patriarcale d'Alexandrie donnèrent plusieurs chapiteaux bizantins qui furent déposés au musée.

Enfin c'est à Neg, près du caracolé Labban, que les fouilles de M. Botti eurent les plus importants résultats. Les ouvriers mirent à jour les ruines d'un vaste monument orné de colonnes de granit gris, des fragments d'une inscription grecque et un couvercle de sarcophage de porphyre, orné de sculptures.

Les découvertes faites à Alexandrie pendant les années 1892-93 ne présentent en elles-mêmes qu'un intérêt tout secondaire ; mais nous devons rendre hommage à l'initiative et à l'activité de M. Botti qui dès sa nomination au poste de conservateur du musée a su réunir sous son autorité tous les terrains antiques, combattre les fouilles illicites et montrer par ses travaux que malgré toutes les difficultés dont les recherches sont entourées au milieu d'une grande ville, Alexandrie fournira encore bien des documents sur sa propre histoire et sur celle de l'Égypte.

J'ai eu l'honneur de vous rendre compte, Messieurs, des travaux du Service des antiquités pendant les vingt derniers mois qui viennent de s'écouler ; mais afin que vous connaissiez les résultats complets des recherches archéologiques il est nécessaire que je vous expose également quels ont été les travaux des savants étrangers au Service des antiquités.

Je ne reviendrai pas sur l'œuvre colossale accomplie l'hiver dernier par M. Bouriant, directeur de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, et par MM. G. Legrain et G. Jéquier. C'est au concours de ces messieurs que nous devons d'avoir pu commencer la publication du « Catalogue des monuments ». Dans l'avant-propos du premier volume je rends hommage à leur dévouement. Je ne vous parlerai donc que des travaux des égyptologues anglais qui, de même que ceux du Service des antiquités, ont été couronnés de succès.

Tous les efforts de l'*Egypt exploration fund* se sont portés cette année sur le temple de Der-el-Bahri, pour lequel la société avait demandé une autorisation de déblaiement.

Sous l'active et savante direction de M. E. Naville, une partie de l'angle septentrional du temple fut déblayée ; les fouilles mirent à jour une cour renfermant un grand autel auquel un escalier donne

accès. Près de cette cour est une chapelle funéraire fort bien ornée de peintures. On rencontra également quelques bas-reliefs représentant le transport de deux obélisques de granit, et des statues sur un grand bateau.

Les objets les plus intéressants que produisirent ces fouilles sont deux portes en marqueterie d'ébène couvertes de fines sculptures ; elles ont été remises par M. Naville au Service des antiquités et seront exposées sous peu dans les galeries du musée de Gizeh.

M. Newberry releva pour l'*Egypt exploration fund* les inscriptions et les plans des tombes de la V^e et de la VI^e dynastie à Cheikh Saïd ainsi que celles de Deïr el Gébraoui, sur la rive du Nil opposée à la ville d'Assiout.

MM. J. J. Taylor et Somers Clarke continuèrent leurs études à El Kab et copièrent les tombeaux de la VI^e dynastie à Kom El Ahmar, pendant que le professeur A. H. Sayce poursuivait ses recherches sur les inscriptions grecques et lydienes.

MM. Blackden et Fraser, après avoir relevé les graffiti coptes de Deïr el Abou Hanès, près de Rodah, et copié les principales inscriptions hiéroglyphiques des carrières, firent une étude très complète des antiques exploitations d'albâtre de Tell el Amarna et de Berchèh et furent assez heureux pour identifier l'une d'elles avec Hat-Nub des textes. Les graffiti d'El Kab relevés par ces messieurs ont fait l'objet d'un intéressant article dans la *Society of Biblical archeology*.

Tels sont, Messieurs, les progrès de l'égyptologie en Egypte depuis que le gouvernement de Son Altesse a bien voulu me confier la direction générale du Service des antiquités, nous avons obtenu de réels succès, grâce au dévouement de notre personnel et des savants européens. Qu'il me soit permis de leur témoigner ici toute notre reconnaissance et d'exprimer le vœu que leur précieux concours nous soit conservé.

J. DE MORGAN.
